

## L'Afrique du Sud revisitée

par Benoît/Antheaume

Parue en 1970 chez Hachette, *L'Afrique* de Pierre Gourou balayait de façon exhaustive ce continent. Un des chapitres consacrait vingt pages à l'Afrique du Sud, un pays qui - il y a trente ans - ne ressemblait en rien à celui d'aujourd'hui. L'opinion publique mondiale s'accorde à dire que l'Afrique du Sud se dirige toujours - pour l'essentiel - dans la bonne direction, après une décennie de transformations dont on peut situer l'origine à la libération de Nelson Mandela en février 1990, plutôt qu'aux premières élections démocratiques et multiraciales d'avril 1994 qui le portèrent à la présidence et qui constituent néanmoins un tournant historique.

L'histoire passe, les écrits restent. Le petit jeu des relectures de textes - une génération ou deux après qu'ils aient été écrits - souvent sortis de leur contexte historique prête souvent à sourire, parfois même à se gausser. Dans le cas des écrits de Pierre Gourou, concernant l'Afrique du Sud, on aurait du mal à trouver la faille. La lecture de son chapitre, trente années plus tard, impressionne par la hauteur de vue et par la vision de l'auteur, dont les jugements sans complaisance et les prédictions sur le devenir du pays se vérifient dans leurs grandes lignes. C'est donc à une visite actualisée de cette « nouvelle » Afrique du Sud, au fil des écrits de notre aîné, que cette contribution s'attache ; sans schéma préconçu, ni a priori, suivons le guide dont les commentaires figurent entre guillemets !

Comme partout ailleurs, les chiffres ont changé. Le nombre des Sud-Africains a plus que doublé, celui des Sud-Africains noirs plus que triplé. Mais le « conflit racial aigu », loin d'être minimisé comme dans bien des

Fonds Documentaire IRD



010023299

Fonds Documentaire IRD

Cote : Bx 23299 Ex : 1

ouvrages parus à cette époque, voire beaucoup plus tard, et jusqu'en 1990 chez l'éditeur Masson, qui s'honore souvent d'une plus grande perspicacité, y est évoqué dès la seconde ligne.

Alors que les géographes de l'école régionale se sont souvent faits les chantres de l'harmonie et de l'équilibre, Pierre Gourou insiste au contraire sur les déséquilibres, les dysfonctionnements et les distorsions. Son entrée en matière est explicite. Elle lui permet en plaçant d'emblée cette opposition Blancs-Noirs de progresser de façon rhétorique sur les antagonismes de toute nature observés en Afrique du Sud.

L'hémisphère austral brouille certes les repères des géographes les plus endurcis et les plus accoutumés au passage de la Ligne, mais Pierre Gourou s'en amuse avec d'assez heureuses formules où dans un même élan, il montre qu'on peut à la fois descendre et s'élever : « une complicité du relief et du climat permit aux Boers, quand ils poussèrent vers le nord, et descendirent en latitude, de s'élever en altitude » (p. 335).

Pierre Gourou expédie relief et climat en quatre pages pour lesquelles il retrouve des formules équilibrées d'un grand classicisme (« le parallélisme des faites serait dur obstacle aux relations nord-sud si les cluses n'ouvraient de bonnes routes » (p. 336), le pays ne compte « ni fortes chaleurs [...] ni lourde humidité » (p. 338) ), avant de revenir très vite à la question raciale qui va occuper la moitié du chapitre, rédigé d'une écriture particulièrement percutante.

« Le préjugé racial » [admirable formule !] domine la géographie humaine » (p. 339). C'était la pierre angulaire du pays, le môle autour duquel s'organisaient les techniques, l'encadrement des hommes, leur répartition spatiale. Et Pierre Gourou n'hésite pas à plaider à charge. Aujourd'hui, il reste toujours de bon ton, notamment dans l'élite libérale, de blâmer les Blancs d'origine Afrikaner, considérés à tort comme des paysans frustes et mal dégrossis chez lesquels « le préjugé racial [...] est une seconde nature » (p. 339), pour ensuite mieux absoudre les « autres » Blancs d'origine anglaise. Pour Gourou, plus porté sur l'objectivité que sur l'anglophilie, « les réserves [des Anglais] à l'égard du racisme afrikaner sont de pure forme et leurs scrupules ne méritent pas l'attention » (p. 339). Pour conclure que « Le Natal, le moins afrikaner des États de la république, n'est pas moins raciste que l'Orange » (p. 343). Une prise de position aussi courageuse que peu conventionnelle et qui le reste trente années plus tard !

Cet appel à la Bible dont se prévalent les Blancs pour justifier le préjugé racial, « cette façon de vivre, cette conception du monde [qu'on

rencontre] chez les esprits frustes comme chez les plus cultivés », sont dénoncés d'une façon directe et sans aucune concession par Pierre Gourou. Il en profite pour dénoncer (et avec quelle virulence !) l'anti-sémitisme du monde blanc sud-africain (quelque peu atténué trente années plus tard), autre manifestation d'un comportement à tendance ségrégationniste qui touchait tous les aspects de la vie, publique ou privée.

Dans son essai d'explication, Pierre Gourou insiste sur le paradoxe historique qui consista à transformer les colons hollandais, issus d'une nation de petites gens, d'agriculteurs rompus aux pratiques intensives, de marins, de commerçants, de pêcheurs, de bâtisseurs de digues en... éleveurs extensifs dont la figure emblématique, le *trekboer*, se précise au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Géographe de l'olfactif, Pierre Gourou nous invite à nous pincer le nez aussi bien physiquement que moralement devant le spectacle de ce monde « sain et sale », travailleur à ses heures (« qui confie à des Hottentots la garde des troupeaux et le soin des petits champs » (p. 340) ), mais fort occupé à écouter - matin et soir - la lecture de la Bible par celui de ses membres qui n'est pas analphabète. De fait, il nous invite à réfléchir sur le préjugé racial qui trouve ses origines dans le comportement initial de ces colons de petite origine, habitués au travail manuel, mais transformés en propriétaires d'esclaves, exploités de la force de travail, ayant droit de vie et de mort sur autrui. En passant, Pierre Gourou n'oublie pas de toujours décocher quelques flèches aux Anglais, notamment sur leur façon hautaine de traiter les Boers qui « s'ils n'étaient pas de petits innocents » ont été acculés à « s'enkyster dans leur particularisme » (p. 341-342).

L'existence même de la nation afrikaner, le fait qu'elle ait détenu la maîtrise des leviers politiques et administratifs, était due à la cohésion du peuple afrikaner autour de sa langue, de ses Églises (notamment la NGK, église réformée hollandaise), de ses groupements plus ou moins secrets qui contrôlent les idées et propagent les opinions ouvertement racistes, mais surtout à la négligence des Anglais (encore eux !) qui ont laissé faire, en se désintéressant de la « cuisine électorale » (p. 343), pas mécontents de constater que la politique de suprématie blanche permet de faire prospérer les affaires et qu'elle rend la main-d'œuvre locale docile et bon marché.

Les Noirs étaient et restent aujourd'hui très majoritaires (78% en 1996). Dans l'esprit de Pierre Gourou ils étaient appelés historiquement à prendre le dessus. En revanche, il ne voit guère d'issues possibles pour le groupe des Colorés qui suscite de sa part une véritable compassion. Blancs d'origine afrikaner et anglaise sont renvoyés dos-à-dos quand ils rejettent en chœur la paternité des Colorés du Cap, quand ils ne s'accordent que sur un point : « la salacité » (p. 344) de marins en bordée à l'escale du Cap, pour

expliquer la présence d'une aussi forte communauté colorée ! » Pierre Gourou remarque que « les Colorés du Cap n'attendent rien d'une émancipation africaine » [...qu'] ils ne sont pas et ne se sentent pas Noirs », [et que s'ils ont] « le désir de s'identifier aux Blancs, ils ont l'amertume de ne pouvoir le faire » (p. 344), une intéressante réflexion, parfaitement confirmée un quart de siècle plus tard, lorsque les Colorés votèrent en bloc – dans la province du Cap de l'Ouest – pour le parti national, celui des intérêts blancs, alors que le Congrès National Africain tendait les bras à cette minorité opprimée et complètement déstructurée.

En l'an 2000, cette communauté est ravagée à la fois par une guerre des gangs sans merci, à la recherche de territoires exclusifs pour les besoins de leurs trafics, mais elle est également travaillée par le ferment d'un islam à la fois rigoriste mais social, c'est-à-dire proche des préoccupations quotidiennes des gens. Quelques slogans choc du type « Jihad à la pauvreté » écrits sur les murs ceinturant les centres islamistes résumant bien ce social-intégrisme !

Malgré sa vision du chemin que devait emprunter le pays pour se sortir de son mauvais pas, la solution de compromis proposée par Pierre Gourou pour remédier au désespoir des Colorés était d'ailleurs assez étonnante. Elle consistait à les agréger au groupe des Blancs et ainsi d'élever le quota de ces derniers dans la population totale à près du tiers de l'ensemble... Solution qui, pour généreuse qu'elle fût, légitimait quand même le système de division selon le principe de la race !

Les Indiens (les Asiens comme il est souvent écrit), qui bénéficient toujours de structures communautaires fortes, ne font pas l'objet de la même bienveillance de la part de l'auteur. Peut-être les perçoit-il comme les soutiens inconditionnels des Anglais, comme des commerçants et boutiquiers (une conception un peu limitée), pas vraiment aimés des populations noires, ceci expliquant sans doute cela. Pierre Gourou écrit cependant que les Indiens – comme les autres groupes non-blancs – étaient victimes de l'ostracisme dominant. Aujourd'hui, ils occupent dans la vie publique et les affaires, dans les professions libérales comme intellectuelles, une place de très loin supérieure à leur importance numérique. Ils la doivent à des comportements culturels spécifiques et à l'accent mis sur la compétition et sur l'éducation.

Partant de la situation des Colorés et des Indiens, Pierre Gourou montre ensuite que la condition des Noirs est la plus basse dans l'échelle raciale, rien que de très normal pour une société ségréguée ! Les Noirs « subissent avec rigueur les effets du préjugé racial » (p. 345). « La société

sud-africaine offre aux Noirs l'instruction primaire la plus avancée d'Afrique noire, l'assistance médicale la mieux organisée, les salaires industriels les plus élevés. Ces avantages ne sont pas ressentis comme tels par les Africains pour des raisons faciles à comprendre » (p. 346). Les Blancs à la fois méprisent les Noirs et les redoutent. À la nuit tombée, les rues de la ville européenne sont vides – c'est toujours aussi vrai quelle que soit la ville, quel que soit le *township* - et pas un seul véhicule n'est garé sur l'espace public à la nuit tombée ! « Chacun dort avec un revolver à portée de la main », écrit Pierre Gourou (p. 346). Rien ne semble avoir changé, si ce n'est peut-être en pire, trente années plus tard ! En attendant les Barbares, on a édifié des barrières électriques qui constituent autant de remparts illusoires contre le crime, tandis que les sociétés privées de gardiennage patrouillent les rues de la ville endormie toutes sirènes hurlantes. Elles fournissent, le cas échéant, des réponses armées (*armed response* !) en cas d'intrusion.

Le « bon » moyen trouvé par les autorités pour apaiser la réprobation générale soulevée par la politique raciale fut la création des bantoustans (sur le principe du chacun chez soi), mais le travail de mémoire doit souligner et rappeler que la formalisation de cette politique de fragmentation spatiale qui a consisté à créer de pseudo-États au sein même du pays ne fut toutefois mise en œuvre que très tardivement, après la parution du livre de Pierre Gourou, puisque le dernier des bantoustans indépendants voyait le jour en 1981 !

Au fil de son plan, Gourou traduit parfaitement les hiérarchies sud-africaines, puisque les mines et l'industrie sont étudiées avant la vie rurale, une inversion des facteurs assez rare pour être soulignée. Il profite d'ailleurs de son développement sur les mines pour continuer à tancer les Anglais, vaincus « par un électorat pauvre et fanatique » (p. 348), même s'ils tiennent sous leur coupe l'information (essentiellement les journaux, car la télévision sud-africaine n'est inaugurée qu'en 1976) et l'université de Witwatersrand, temple d'un savoir libéral certes, mais dont la suffisance toujours affichée est aujourd'hui quelque peu contestée.

Depuis l'existence de la carte de crédit – la bien mal nommée -, l'or n'est plus la valeur-refuge qu'elle était, et sûrement plus cet étalon triomphant du capitalisme ! Les banques centrales, dans le monde entier, cherchent d'ailleurs à se débarrasser de cet encombrant métal dont la valeur s'érode d'année en année. En gros, elle a été divisée par deux sur les vingt dernières années. La production sud africaine a aussi été divisée par deux. Elle atteint désormais le niveau de celle de 1955 (460 t contre 1000 t en 1970). L'or n'assure plus 40% (Gourou) voire 50% (1980) de la valeur des exportations, il en fournit moins de 17% en cette fin de siècle. Les chiffres cités n'en restent pas moins faramineux. Toutefois Gourou ne se limite pas à

une description clinique où à celle – ultra classique - des exploits techniques nécessités par l'extraction de l'or hors de la gangue des filons de quartzites à l'abrupt pendage. Il rappelle que le procès social de production du minerai passe par l'utilisation et même l'exploitation d'une main-d'œuvre noire nombreuse, soumise à des conditions de travail difficiles à des profondeurs atteignant 4500 m, quasiment « au centre de la terre ».

Revisité en l'an 2000, le couplet final sur le métal précieux de Pierre Gourou sonne étrangement : « Quel avantage pour l'Afrique du Sud de fonder son exportation sur un produit qui échappe à la mévente et à la baisse de prix ! » (p. 349). L'abandon des principes de Bretton Woods en 1971, et notamment le découplage du stock d'or et de la valeur du dollar sont passés par là !

Si la production de l'or a été divisée par deux, celle du charbon sud-africain exploité dans les bassins sédimentaires a -en revanche- été multipliée par quatre. En 1963, les productions charbonnières française et sud-africaine étaient sensiblement équivalentes (autour de 50 M de tonnes). Aujourd'hui, cette production est devenue quasiment nulle en France tandis qu'elle porte sur 200 M de tonnes en Afrique du Sud. Curieusement, Pierre Gourou ne fait qu'évoquer le diamant et élude carrément tous les autres minerais - si ce n'est à l'occasion d'un discrète note de bas de page - alors que l'Afrique du Sud constitue toujours l'un des « scandales géologiques » majeurs de notre planète.

Quoi qu'il en soit, Pierre Gourou souligne bien que les industries extractives n'ont pas été que prédatrices, selon le modèle qu'on croise partout en Afrique. Elles ont généré depuis longtemps, et avec l'aide d'une main-d'œuvre africaine fortement mise à contribution, la seule authentique société capitaliste africaine. Ces industries extractives ont permis la création d'une infrastructure de qualité, notamment des réseaux ferré et routier, et d'un parc complet d'industries de transformation, bénéficiant de sources d'énergie à bon marché. Un legs qu'a reçu la « nouvelle » Afrique du Sud et que le moins averti des observateurs, familier d'autres parties de l'Afrique, peut constater *de visu*. Contrairement à ce que l'on a pu lire ici ou là, l'industrie sud-africaine est aujourd'hui moins à reconstruire qu'à réassembler et à réajuster selon des schémas différents de ceux du temps de l'apartheid, en tenant compte du fait que l'économie sud-africaine est passée en dix ans de l'isolement le plus complet à l'ouverture la plus totale, du moins théoriquement.

Connaissant les thèmes de prédilection de Pierre Gourou, la vie rurale sud-africaine ne pouvait échapper à son analyse bien que 3% de la

surface totale du pays seulement soient cultivés en 1970. Tout en restant d'une extrême discrétion sur ce volet, il pointe l'aridité comme facteur limitant important - c'est toujours vrai - et l'élevage extensif comme une réponse à cette situation. De l'élevage, Gourou retient encore que sa pratique emprunte toujours à celle des Hottentots, une idée qu'il réassène. Mais l'agriculture sud-africaine blanche, hautement subventionnée (c'est moins vrai aujourd'hui) et dont on attend des avantages sociaux et politiques n'est visiblement pas sa tasse de thé. Elle ne se caractérise pas par son intensité technique et moins encore par la qualité de son encadrement. À peine évoque-t-il les céréales africaines (maïs surtout) et moins encore les européennes (blé essentiellement). La variété pourtant exceptionnelle des productions locales n'est souvent citée que pour mémoire.

Curieusement, c'est par le biais d'une approche régionale aux accents vidaliens retrouvés que Pierre Gourou va donner le plus de chaleur à ses descriptions. C'est très pertinemment qu'il remarque que des « centaines de kilomètres sans ville notable séparent les grandes villes sud-africaines » (p. 352) qui ressemblent à autant d'îles dont les réticulations permettraient la constitution d'un archipel continental.

Il commence par la province anglaise du Cap et par le site de la ville éponyme qualifiée - à juste raison - de grandiose. Ce site présente pourtant - malgré le laci des autoroutes qui le ceinture - les mêmes servitudes, par la nécessité absolue de contourner en permanence la montagne de la Table pour rallier un point de la ville à un autre. La ville du Cap n'en était pas moins fortement ségréguée (et le reste) et tout sépare la *City* (le *Bol*) et le port, aujourd'hui transformé en attraction touristique (*Waterfront*), des *townships* noirs (Langa, le plus ancien, ou Guguletu, le plus étendu) ou métis installés sur le tombolo sableux des Cape Flats. Le Cap commande toujours la zone des vignobles proches dont les productions réputées ont donné un autre type de notoriété aux petites villes comme Stellenbosch, Paarl et Franshoek ce « coin des Français » que tout auteur de langue française se doit d'exalter. Pierre Gourou échappe d'ailleurs à ce piège chauvin. Le Cap commandait aussi, en 1970, mais de façon beaucoup plus lâche, un vaste hinterland aujourd'hui divisé en trois provinces (Western, Northern et Eastern Cape) qui - pour deux d'entre elles - échappent désormais très largement à sa mouvance.

La logique géographique conduit ensuite Pierre Gourou vers le nord, vers les deux anciennes républiques afrikaner de l'État libre d'Orange (aux limites inchangées mais à l'appellation raccourcie : État Libre) et du Transvaal (partagé désormais en quatre provinces dont les noms ne font plus aucunement référence au toponyme initial). La première est agricole et le

reste (une sorte de *Deep South* sud-africain), même si les mines n'y sont pas absentes. La seconde est industrielle. Sa fortune s'est surimposée dans la douleur - elle a exacerbé les rivalités anglo-boer et engendré la guerre du même nom - sur la république rurale antécédente. Grâce à la découverte d'un filon aurifère profond à l'emplacement de ce qui allait devenir Johannesburg dans les dernières années du XIX<sup>ème</sup> siècle, s'est constitué une accumulation d'hommes, de capitaux, d'infrastructures à l'origine d'un capitalisme fondé assez classiquement sur l'argent et sur l'exploitation d'une force de travail originaire de toute l'Afrique australe.

La photographie de Johannesburg illustrant le chapitre est particulièrement intéressante. Au premier plan, voitures individuelles des Blancs et autobus qu'empruntent les Noirs s'y partagent un bitume urbain aujourd'hui monopolisé intégralement - à l'emplacement de la photo du moins - par les *black taxis*, ces minibus collectifs dont les propriétaires peuvent être des Noirs... depuis 1976 seulement ! Cette partie de la ville anciennement blanche - après avoir été qualifiée de zone grise (sic !) - s'est désormais reségrégée dans une autre partie du spectre de la couleur !

Pierre Gourou pratique l'humour et l'*understatement* pour décrire le Natal, sorte de dernier bastion de l'Empire britannique. Il n'y manque ni une plantation de thé ou de canne à sucre, ni un coolie indien, ni le côté balnéaire de Durban, ni celui, provincial, des villes de l'intérieur, ni la vue imprenable sur le port (le premier port pour conteneurs d'Afrique) qu'on dirait prise depuis le Royal Natal Yacht Club.

Ce qui frappe le plus est sans doute - au-delà de l'érudition légendaire de Pierre Gourou - c'est sa vision admirable du devenir de ce pays, qu'il résumait ainsi : « Tant que l'erreur raciste n'aura pas été éliminée, l'Afrique du Sud restera menacée de catastrophes. Il faudrait une dose exceptionnelle d'illusion pour croire possible une telle libération. Mais il en faudrait plus encore pour envisager une autre issue... » (p. 347).



Jean P. Pélissier  
la 2e

SOUS LA DIRECTION DE  
**Henri Nicolaï, Paul Pélissier et Jean-Pierre Raison**

# **Un géographe dans son siècle**

Actualité de Pierre Gourou

**Éditions KARTHALA**  
22-24, boulevard Arago  
75013 Paris

**GÉOTROPIQUES**  
Université de Paris X  
92000 Nanterre

Collection « Hommes et Sociétés »

*Conseil scientifique* : Jean-François BAYART (CERI-CNRS)

Jean-Pierre CHRÉTIEN (CRA-CNRS)

Jean COPANS (Université Paris-V)

Georges COURADE (IRD)

Alain DUBRESSON (Université Paris-X)

Henry TOURNEUX (CNRS)

*Directeur* : Jean COPANS

KARTHALA sur internet : <http://www.karthala.com>

Païement sécurisé

Couverture : Le delta du Mékong, d'après la carte h.t. « Villages de Cochinchine », in Pierre Gourou, *L'utilisation du sol en Indochine française*, Paris, Centre d'études de politique étrangère, 1940.

© Éditions KARTHALA, 2000

ISBN : 2-84586-100-1